

CONTRIBUTION POUR LA REUNION DU GROUPE DJ POITIERS TOURS DU 25 OCTOBRE 2015

Lecture de l'encyclique Laudato Si

Résumé

L'introduction, après avoir placé l'encyclique sous le patronage de St François d'Assise aborde les principaux thèmes qui seront développés dans la suite du texte : l'écologie humaine ou écologie intégrale, approche système (la conviction que tout est lié dans le monde), et lance un premier appel à une conversion pour un développement durable et intégral.

Le premier chapitre est une description des problèmes environnementaux (non seulement dérèglement climatique, mais aussi gestion de l'eau, conséquence sur la production agricole, perte de la biodiversité), y compris dans leurs dimensions sociales, avec un long développement sur la ville, dénonce la « *rapidación*¹ » de la société qui contraste avec le rythme biologique, dénonce également l'indifférence politique face à ces questions, précise que ces questions font l'objet d'une grande diversité d'opinions, dont deux sont condamnées (l'illusion que le progrès résoudra les dégâts du progrès, l'appel à la réduction démographique) et se clôt par un constat de la détérioration de la maison commune et de l'insoutenabilité du fonctionnement actuel.

Le second chapitre, après un retour sur le texte fondateur de la Genèse en ce qui concerne la relation de l'homme avec son environnement, a pour sujet principal de changer le regard sur la nature, et de la regarder comme la Création. Il ne s'agit pas que d'une variation sémantique : la Création manifeste la présence divine, toutes les créatures ont une valeur aux yeux de Dieu, la Création se contemple afin notamment d'entrer en relation avec le Créateur. Enfin, la nature, comme création, ne peut faire l'objet d'une appropriation (critique contre le brevetage du vivant ?), mais l'appropriation de la nature doit être soumise à la finalité du bien commun (« *il n'y a pas d'absolutisme de la propriété privée dans la doctrine de l'Eglise* »). La fin du chapitre revient vers l'Evangile, pour en dénoncer une lecture idéaliste, le Pape parlant du mépris du corps comme d'un dualisme malsain, et a des mots très forts sur ce sujet : « *ils ont défiguré l'Evangile.* »

Le troisième chapitre est intitulé La racine humaine de la crise écologique : il se consacre à démontrer que la crise écologique est un symptôme d'une attitude humaine (dite paradigme technocratique) où le savoir scientifique et technique que l'homme a acquis a été dévoyé (le Pape reconnaît que la technoscience bien orientée peut produire de belles choses) : d'abord en confondant progrès technique et mieux-être jusqu'à en faire des synonymes, en étendant son champ de compétence au-delà de ses finalités initiales (allusion aux doctrines économiques dites libertariennes ?) enfin, au plan économique, en réduisant l'horizon à une rentabilité immédiate quels que soient les effets (on dirait en langage économique, non prise en compte des externalités négatives). Le Pape François appelle à un ralentissement du rythme, afin notamment de se laisser le temps d'examiner les effets des progrès par exemple pour les OGM (retour à la critique de la *rapidación* ?), dénonce un anthropocentrisme

¹ Néologisme hispanique : l'accélération du monde

qui pousse paradoxalement à une chosification des hommes pouvant aboutir à de l'esclavage, à du trafic d'organes, appelle à une réflexion sur le travail, l'accès au travail comme facteur de construction des hommes (avec pour conséquence une demande à un ralentissement de la substitution capital/travail), enfin, met en garde contre les experts intéressés et souhaite la mise en place de fora de discussion où toutes les parties prenantes à un projet, une nouveauté technique etc. puissent s'exprimer.

Le quatrième chapitre développe le thème de l'écologie intégrale, qui apparaît comme la réponse au paradigme technocratique, c'est-à-dire une écologie qui embrasse plus largement que les seules questions de préservation de la nature car « *il n'est pas superflu d'insister sur le fait que tout est lié, les problèmes environnementaux sont des problèmes avant tout sociaux* ». Le Pape François liste les différentes dimensions de cette écologie : prise en compte de l'environnement dans les choix économiques, prise en considération des cultures (au sens que les ethnologues donnent à ce mot) locales et à leur préservation, dénonciation d'un mode de vie hégémonique, écologie appliquée dans la vie quotidienne, avec de nouveau une incidence sur l'urbanisme, prise en compte des êtres humains dans leur dimension corporelle (et dénonciation de l'indifférenciation sexuelle), prise en compte de la dimension intergénérationnelle et notamment la responsabilité de laisser une planète vivable aux générations futures.

Le cinquième chapitre est intitulé « Quelques règles d'orientation et d'action » : il suggère des pistes pour sortir d'une spirale d'autodestruction en agissant à différents échelons : l'échelon international qui est particulièrement d'actualité avec la réunion de la COP21 à Paris en novembre/décembre 2015. En dépit d'un scepticisme affiché pour les résultats de ces réunions internationales, le Pape prend nettement parti en faveur de la théorie de la dette carbone des pays développés à l'égard des pays moins avancés, et a un avis très critique sur le marché des crédits carbone qu'il qualifie d'expédients. Le Pape insiste beaucoup sur les échelons locaux de la prise de décision ainsi que sur les procédures d'études d'impact environnemental : dans des développements sur l'accès à l'eau, l'expérience latino-américaine du Souverain Pontife transparait nettement. Il appelle aussi à réexaminer les paramètres des calculs économiques afin de prendre en compte la « *valeur réelle des choses* » laquelle peut différer de la valeur économique : le souhait exprimé par le Pape François de redéfinir les mesures du progrès fait penser aux travaux de l'économiste Joseph Stiglitz sur le calcul du PIB, mais chez le Pape, cela s'accompagne de nouveau d'un appel à sortir de la *rapidación*, voire à accepter une décroissance. Le Pape dénonce les demi-mesures *qui ne font que retarder l'effondrement* (voir pour ce terme l'essai de Jared Diamond). Le chapitre se clôt par un souhait de dialogue inter religieux, car le discours scientifique ne peut suffire sans l'apport de la dimension spirituelle.

Le dernier chapitre (Education et spiritualité écologiques) revient sur l'idée de la conversion que réclame la résolution des problèmes. Cette conversion passe par regard lucide sur le consumérisme compulsif où l'avoir se substitue à l'être, l'égoïsme à la générosité, le souhait exprimé par le Pape étant que le changement de comportement de la grande masse des gens rétroagisse sur les modes de pensée des élites économiques et politiques. Le Pape affirme avec force que « *le bonheur requiert de savoir limiter certains besoins qui nous abrutissent en nous rendant disponibles aux multiples possibilités qu'offre la vie* ». Ni l'adhésion au consumérisme compulsif, ni le quiétisme ne sont qualifiés d'attitudes chrétiennes. Le rôle de la famille est important dans ce changement de regard, car c'est en son sein que l'enfant apprend des valeurs d'altruisme (donc hors du paradigme de marché), s'éduque à la beauté. C'est un véritable appel à l'engagement des chrétiens, tant dans la société (via les ONG etc.) qu'au quotidien (tri sélectif ? restriction volontaire dans la consommation), par une réconciliation avec la Création. Enfin, la dimension rituelle est importante : au quotidien, le remerciement avant ou après

le repas (les grâces), enfin l'expérience liturgique comme communion avec les éléments constitutifs du monde, comme expérience d'amour cosmique. Le texte se conclut par deux prières, une en communion avec tous les croyants, l'autre spécifique aux chrétiens.

Un style nouveau, soucieux de convaincre

Ce qui frappe d'abord à la lecture de *Laudato Si*, c'est le style nouveau de l'écriture, nouveau pour une encyclique : il ne s'agit manifestement plus de phrases pensées en latin, puis retraduites en langues vernaculaires, mais d'un texte qui a été écrit directement dans une langue vivante, sans effet d'articulation de la pensée mais avec un souci de conviction. Si les chapitres sont organisés, ils ne s'interdisent pas certaines anticipations des chapitres ultérieures, des digressions etc.

L'autre aspect nouveau du texte, ce sont les références : on entend parler de personnes et organismes jusqu'alors totalement occultés des textes : Evêques d'Afrique du Sud (p17), Conférence générale des évêques latino-américains et caraïbes, Conférence des évêques catholiques des Philippines (p36), des évêques de Patagonie (p44), des Etats-Unis (p45) du Japon (p69) etc. Il en résulte l'impression nette d'une approche moins dogmatique, d'une plus grande prise en compte de la réalité concrète, avec parfois des passages assez amusants comme l'opinion du Pape sur l'architecture et l'urbanisme contemporain et des digressions riches de sens, comme par exemple tout un passage sur la ville, à la fois lieu d'enfermement dans l'individualisme mais aussi de possibilité de liens sociaux, sorte de nouvelle Capharnaüm de l'Évangile.

Pour les références théologiques, les Pères de l'Église sont peu cités, au profit du retour direct à l'ancien testament, avec une réflexion sur les premiers chapitres de la Genèse. En revanche des philosophes comme Paul Ricœur (p 70) ou un catholique un peu hors normes, Teilhard de Chardin (p 68) et jusqu'à un soufie Ali Al-Kawas (p 172) sont cités, et bien évidemment, Saint-François d'Assise, dont un hymne est cité et donne son nom à l'encyclique.

Contrastant avec cette ouverture sur la réalité et des horizons intellectuels nouveaux, des références assez nombreuses aux encycliques de ses deux prédécesseurs.

Autre aspect caractéristique, le texte procède par tâtonnements sémantiques qui s'enrichissent mutuellement : c'est notamment le cas pour ce que le Pape appelle le paradigme techno-économique, mais parfois aussi paradigme économique, paradigme de l'efficacité de la technocratie etc. Avec sans doute une impression d'une moindre rigueur intellectuelle, mais peut-être plus de souci de faire partager les idées du Pape.

Un autre aspect de la pensée du Pape, c'est une approche « système », d'enchaînement de causalités qui part d'un état d'esprit biaisé et débouche sur une crise écologique majeure. Aussi, cette encyclique sur l'environnement va au-delà des questions environnementales, en ce que pour le Pape, elles ne sont que le symptôme des dégradations causées par l'omnipotence d'un système de représentations ou de pensée.

Deux idées forces : L'opposition de deux modèles de pensée (1) et l'écologie n'est pas qu'affaire d'environnement (2)

Si le thème immédiat du Pape François est l'environnement, la lecture de l'encyclique montre que le fond du problème, c'est le paradigme techno-économique auquel il oppose l'écologie intégrale. De quoi s'agit-il ?

Comme indiqué plus haut, le terme subit des variations, aussi pour résumer pourrait-on dire que le paradigme techno-économique est la croyance de l'homme dans sa faculté par les moyens techniques et le savoir qu'il a acquis de pouvoir en permanence plier la Création à ses désirs, sans limites physiques, et avec un but de recherche de profit immédiat. Le paradigme techno-économique a plusieurs corollaires : le consumérisme compulsif, qui s'étend jusqu'aux relations interpersonnelles, la culture du déchet.

Le paradigme techno-économique est une forme d'idolâtrie de l'homme pour lui-même via ses œuvres : le Pape parle des « *intérêts du marché divinisés, transformés en règle absolue* » (p 48), une « *conception magique du marché* » (p144) . Cette idolâtrie tend à l'asservissement de la Création et de l'homme par l'homme « *en dernière analyse, ce qui est en jeu dans la technique, ce n'est ni l'utilité, ni le bien-être, mais la domination, une domination au sens le plus extrême de ce terme.* ». Dans cette optique, les problèmes environnementaux relèvent bien d'une réflexion théologique.

A ce paradigme techno-économique, le Pape oppose une écologie intégrale qui forme le sujet du chapitre IV c'est-à-dire une écologie qui ne se limite pas aux questions environnementales, mais qui derrière ces questions, examinent les causes humaines : « *la culture écologique ne peut se réduire à une série de réponses urgentes et partielles (...) elle devrait être un regard différent, une pensée, une politique, un programme éducatif, un style de vie et une spiritualité qui constitueraient une résistance face à l'avancée du paradigme technocratique.* » .

Cette écologie intégrale conduit le Pape à lancer un appel aux hommes de bonne volonté, au-delà des seuls chrétiens, à la fois pour s'investir dans la vie publique, mais aussi pour réexaminer leur vie quotidienne, l'éducation donnée aux enfants etc. On peut se demander si le texte n'est pas une mise en garde adressée aux peuples des pays en développement et un appel à la conversion au quotidien des peuples des pays avancés.

Commentaires personnels sur le texte

L'encyclique *Laudato si* connaît un accueil médiatique positif que les récentes prises de position de l'Eglise Catholique n'ont pas eu. Largement, les idées contenues dans ce texte sont dans l'air du temps mais de manière éparpillées, et la force du document est d'avoir réussi à donner une cohérence intellectuelle à tout cela :

- Le sentiment d'un risque climatique qui peut mettre en cause la survie de l'humanité est déjà présent dans l'essai de Jared Diamond, *Effondrement*, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie (2005, Falio Essais) qui narre la fin de plusieurs civilisations pour des causes écologiques. Le récit le plus poignant est celui relatif à l'effondrement de la civilisation de l'île de Pâques que l'on pourrait résumer par la question : à quoi ont-ils pensé en abattant le dernier arbre de l'île pour rouler les sculptures ?

- Le lien systémique entre les différents symptômes de dégradation écologique (climat, biodiversité etc..) est partagé par la communauté scientifique : voir l'article Comment changer l'approche à la nature, de Jean-Claude Ameisen , président du comité consultatif national d'éthique (Le Monde 24 août 2015) ;
- L'insatisfaction face aux indicateurs économiques (PIB, croissance) qui ne prennent pas en compte les « externalités négatives » est présente dans la pensée économique depuis plus d'une vingtaine d'années, et le Président Sarkozy avait mandaté l'économiste Joseph Stiglitz pour lui faire des propositions, restées au placard. C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'indicateurs économiques, mais aussi d'un mode de classement des pays selon leur richesse, facteur de prestige, quel que soit le coût réel d'acquisition de cette richesse.
- Enfin, l'idée que l'affluence de biens ne signifie pas le bonheur, que la consommation enchaîne les personnes à une sorte de cycle du désir, est aussi assez répandue (l'argent ne fait pas le bonheur). Le philosophe Alain Badiou clarifie les choses dans un entretien au Monde du 16 août 2015, en distinguant la satisfaction (que la société capitaliste peut permettre d'atteindre) du bonheur : « *la satisfaction, ce n'est pas que la jouissance de la consommation. C'est une vie bien gérée, avec une bonne place dans la société, une belle voiture et des vacances à l'étranger. En un mot, tout ce à quoi il est normal d'aspirer. Le bonheur, c'est autre chose ; c'est découvrir que l'on est capable de quelque chose dont ne se savait pas capable* », à l'image de l'amoureux qui change sa vie pour l'être aimé. » Par normal il faut entendre « *les normes du monde* ».
- Le rôle de l'homme comme gérant de la Création est présent dans différentes spiritualités :
 - o la spiritualité juive d'abord, Genèse II, versets 15 et 16 « *Yahvé Elohim prend le glébeux et le pose au jardin d'Eden pour le servir et pour le garder* » mais ces versets peuvent connaître des interprétations plus psychologiques ;
 - o La spiritualité musulmane avec Coran, XXVII (Les Fourmis), verset 61 : « *n'est-ce pas lui qui a établi la terre comme lieu de séjour, (..)* »
 - o Et bien sûr, sans doute bouddhistes, indouistes, animistes (par exemple, religion des aborigènes d'Australie).

Ce qui est nouveau, c'est l'expérience humaine qui transparaît à la lecture du texte : expérience de la réalité des dégâts environnementaux, expérience de la vie dans les grandes villes latino-américaines, lesquelles viennent enrichir la dimension spirituelle.

L'encyclique a connu plusieurs relais médiatiques : par exemple, l'appel des responsables des six principaux cultes en France « La crise climatique est un défi spirituel et moral », mais aussi l'entretien qu'il a suscité entre un jésuite économiste à l'AFD et un grand patron (voir encadré).

L'entretien dans la Croix du 24 juillet 2015 entre un jésuite et économiste (à l'AFD) Gaël Giraud et le vice-président du MEDEF, Geoffroy Roux de Bézieux

Entretien plutôt centré sur un discours du Pape en Amérique Latine, et plus précisément en Bolivie, qui va plus loin que l'encyclique. Peu de divergence entre les deux débatteurs, pour s'accorder sur l'importance de la transition énergétique mais sans sortir de la logique de croissance économique, et de préserver à la fois le système capitaliste et un certain degré de redistribution sociale

Il faut en retenir :

- Un Appel à la conversion pour les personnes vivant dans des pays développés : leur confort est cher payé, il n'est pas acquis, et en sortir est difficile ;

- Une mise en garde sur ce qu'il ne faut pas faire pour les peuples des pays en développement.

Quelle mise en application dans la vie courante ? Témoignages de la difficulté à changer de mode de vie tant nos réflexes sont habitués à ne pas y prendre garde :

- Une seule piste évidente de réduction de l'empreinte environnementale : l'eau du robinet plutôt que l'eau en bouteille ;
- Constat de l'intensité de la culture du déchet via les emballages !
- Scènes vécues ou constats :
 - o l'illumination de nuit des Salons Blossac à Poitiers, alors qu'ils sont en travaux ;
 - o décision politique de construire la ligne TGV Bordeaux-Toulouse en dépit d'une enquête d'utilité publique concluant à l'inopportunité et pour des raisons de liaisons rapides (la lutte contre la *rapidación* semble inaudible !).